

Le jeu est le « je » Entretien avec Nathalie Derome

Lise Gagnon

Number 111 (2), 2004

La tentation autobiographique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25513ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gagnon, L. (2004). Le jeu est le « je » : entretien avec Nathalie Derome. *Jeu*, (111), 124–129.

Le jeu est le « je »

Entretien avec Nathalie Derome

Regard de soi sur soi, quête de soi, exploration de soi, c'est un peu tout cela, l'autoportrait. C'est aussi, remarquait Dana Ashbury¹ qui commentait une exposition photographique sur le sujet, une forme plus près des domaines de la création, de l'imagination et de la découverte que du simple enregistrement. Sans conteste, l'univers de Nathalie Derome se situe dans ce registre. Petits tableaux hachurés, fragments de poésie, collage de scènes réelles et inventées, juxtaposition anachronique de moments de vie, l'artiste nous entraîne dans son univers, intime et inventé. Sur scène, ça ne peut être qu'elle, pourtant les performances demeurent dénuées de narcissisme. Chez Nathalie Derome, les repères habituels de distance et de proximité avec le personnage ne tiennent plus. Sur scène, l'artiste joue sa vie suivant ses propres règles, qui sont autres que celles communément admises au théâtre. Le personnage devient le soi plutôt que le soi ne devient le personnage. C'est fragile, impudique, terriblement vrai mais inventé. Et cela nous ramène à l'enfance, l'enfance toujours là, comme espace de jeu et de mémoire.

Quand on parle de l'autoportrait, on parle nécessairement d'identité et du rapport de soi à l'autre. Est-ce que l'identité se construit chez vous dans la relation avec l'autre ? Avec le semblable, l'étranger ?

Nathalie Derome – Ça dépend des propositions, des spectacles. Si je pense à *la Paresse*, à *Du temps d'antennes*, ces deux solos créés à quinze ans d'intervalle, l'autre, c'est vraiment le public à qui je m'adresse. J'ai l'impression que, dans ces spectacles, je trace la ligne entre le féminin et le masculin, en interrogeant l'autre. Je montre ce qui me crée, que ce soit masculin ou féminin. J'explique d'où je viens. Et on dirait que cette définition me permet de m'adresser à l'autre. Souvent, dans mes spectacles, j'essaie de placer les frontières de l'identité. J'ai besoin de tracer mon contour pour ensuite être capable de m'adresser à l'autre. Et ça, je le fais au moyen d'anecdotes ou d'histoires qui remontent à l'enfance et qui replacent le territoire. Ensuite, je peux dire : bienvenue, je veux te parler.

La performance se construit toujours en relation avec le regard de l'autre. Dans votre travail, vous construisez cette relation en vous dessinant, en disant : c'est cela que je suis ?

1. Dana Ashbury, « Soi comme sujet », *Les cahiers de la photographie*, n° 13, 1984, p. 20.



N. D. – En me dessinant – c’est là qu’on revient à la question de l’autoportrait –, en faisant le contour le plus précis de moi, c’est à ce moment que j’ai l’impression que je m’en détache le mieux. Puis, cela a peut-être l’air prétentieux, mais cela devient un moi universel, un moi abstrait.

J’essaie le plus clairement possible – dans le travail de performance ou d’interdisciplinarité que je fais – de permettre le regard, de permettre le passage, de permettre surtout l’intimité. J’essaie de créer un lieu où l’on baigne dans une espèce de réservoir sans référent. Oui, il y a des anecdotes, on n’est pas dans quelque chose de complètement abstrait, plutôt de terre-à-terre, de quotidien, mais où est-on ? Dans la poésie pure ? Non, parce que je parle de choses concrètes. Dans une histoire linéaire ? Non, parce que le spectacle est tout hachuré, ce sont des tableaux. J’essaie d’instaurer un univers onirique où l’on doit s’abandonner. Alors, l’identité du moi n’est pas égo-centrique.

C’est très séduisant, mais pas stéréotypé.

N. D. – J’essaie que ce soit beau, qu’on soit bien. Je pense qu’il y a là un aspect de séduction. Je travaille toujours avec des artistes en arts visuels. J’aime qu’on soit dans un univers construit. Tout le travail sur l’image, l’esthétique ou le symbole sert à rendre le spectacle agréable à regarder.

*Du temps d’antennes, solo low-tech de Nathalie Derome (2001).
Photo : Danielle Hébert.*



Peut-on dire que votre démarche questionne les notions d’identité et de vérité ?

N. D. – Oui, c’est toujours ça mon leitmotiv. La question de l’identité, de soi en tant que personne individuelle mais aussi de soi par rapport aux autres, en tant que personne sociale. Je pose des questions à propos de la petite fille – de la femme, en cherchant toujours qui parle, qui dirige, qui donne le ton. Je cherche la vérité, je pose la question de la fiction et de la réalité – du mur ou de l’espace qu’on peut mettre entre les deux. J’essaie toujours de questionner cette frontière. Je m’en sers pour montrer la fiction, les artifices du théâtre. Ensuite, j’essaie de dévoiler ce qui était caché par la fiction ou de ramener cela à un autre plan. C’est souvent ça, mes jeux à moi.

C’est la raison pour laquelle je travaille souvent en m’adressant au public, dans les solos ou les pièces de groupe. Parfois, je voudrais me corriger, proposer des dialogues, créer un quatrième mur. J’ai du mal à le faire. J’ai toujours envie d’ouvrir le cercle, de parler directement au public, afin qu’il n’y ait pas de frontières.

Y a-t-il des personnages qui reviennent d’une pièce à l’autre ?

N. D. – Il y a bien sûr une petite fille – que j’essaie de tuer – mais qui revient toujours. L’enfance va toujours être là. J’ai

beau vouloir la mettre de côté, elle revient toujours. Souvent, on dit: « Nathalie Derome ne sera jamais mature, ne changera jamais. » Je reçois durement cette critique-là. Mais je suis très attachée au monde de l'enfance. Parce que l'identité, c'est effectivement lors de l'enfance qu'on la crée. C'est l'époque où tous les théâtres de ma vie sont nés. C'est le moment où l'on comprend la vérité, et le rapport à l'autre, donc, toute la question de la représentation s'y retrouve. Chaque fois, je me dis que je ne veux plus parler de mon enfance, mais ça revient toujours. Quel que soit le sujet que j'aborde, même politique, même social, la question de la représentation est là et l'enfance revient.

Dans Canada errant, la Paresse, S'allumer contre le vent, il est question d'être ou de ne pas être « celle-là ». Il y a un jeu avec le double. Est-ce une chose qui vous préoccupe ?

N. D. – Oui. Qui est-on quand on est soi-même ? Qui es-tu en ce moment ? Quelle étiquette a-t-on quand on est là ? Qu'est-ce qui est en-dessous ? Qui est la vraie personne ? Ce rapport à l'identité m'intéresse. Il y a toi, la personne qu'on peut dessiner. Il y a l'être social, l'être spirituel, l'être politique. Alors, quand je m'adresse à toi, à qui je m'adresse ? À l'enfant ? À une seule partie ? Lors d'un spectacle, il y a aussi d'autres conditions : il est 8 h du soir, il fait -40°, ou il pleut. Donc, on commence par quoi ? On défait quoi pour se rapprocher ? On enlève quelle étiquette ? Souvent, dans mes constructions de spectacles, je vais y penser. Je veux développer une espèce d'intimité. Que ça marche ou pas, c'est ce que je cherche. Comme si j'enlevais les pelures de la séduction. On n'est plus dans le jeu de la séduction. Peut-on se rencontrer ? Où, quand, comment ?

La question de coïncider avec soi semble importante. Coïncider avec l'image que les autres ont de vous, cela vous préoccupe-t-il ?

N. D. – Non, j'ai plutôt la réputation de surprendre. Sauf que ça tient plus ou moins. Moi, je dis simplement où je suis rendue. *Du temps d'antennes*, c'était très petit, presque chuchoté. *Les Écoutilles*, c'était un gros rock-and-roll. Il y a une espèce d'alternance dans mon travail, entre des spectacles très poétiques et des spectacles revendicateurs, « chialeurs ». Malgré les deux pôles, c'est toujours la même qui revient : par moments, elle a besoin de fermer les écoutilles, puis de se concentrer, mais, d'autres fois, elle ouvre les écoutilles, parce qu'il faut faire quelque chose. Il y en a qui m'aiment quand je « chiale », il y en a qui m'aiment quand je prie. Mais, le regard des autres, ce n'est pas mon problème.

La fille séductrice, stéréotypée, n'est pas sur scène. Est-ce conscient ou inconscient ?

N. D. – Mais elle est où, cette fille-là, dans la vraie vie ? Moi, je n'y crois pas, je ne la connais pas. Elle existe dans la publicité, mais où est-elle, sinon ? Mes amies ne sont pas dans ce type de séduction. C'est peut-être pour ça qu'on n'est nulle part dans la société, parce qu'on n'est pas des filles comme ça. Pourtant, on est sensuelles – moi j'aime la vie, j'aime tout, j'aime toucher, j'aime sentir.



La Paresse, performance solo de Nathalie Derome (1987). Photo : Danielle Hébert.

Les Écoutilles, cabaret de fortune de Nathalie Derome (2004). Photo : Danielle Hébert.



Pour le tout dernier spectacle, *les Écoutilles*, Danielle Lecourtois, qui était le troisième œil, voulait que j'aie des talons hauts. Mais je suis incapable de porter des talons hauts, j'ai peur de perdre le *ground*. J'ai presque toujours joué pieds nus et, juste en les essayant, j'étais complètement déstabilisée : je perdais mes paroles, j'étais mal à l'aise. Si ça dure cinq minutes, d'accord. Mais je ne peux pas passer une heure en talons hauts. Parfois, je joue des personnages stéréotypés, mais ils ne peuvent pas tenir la route longtemps. Dans ce sens-là, on en revient à l'autoportrait. Ce ne sera pas moi si on joue à ça. Et puis, je n'ai pas le temps de jouer à la *poupoune* ; je me sens bien dans ma peau. J'ai l'âge que j'ai. On ne va pas jouer à être autre chose. J'aime trop la vie pour jouer à être une de ces femmes qui ne me concernent pas de toute façon. Je suis trop occupée à essayer de dessiner le monde, de célébrer la vie, de dire à quel point c'est important, c'est beau. Mais je sais que la femme sexuelle n'existe pas encore dans mon travail. Et parfois je me dis qu'il faudrait qu'elle existe. Même quand il est question d'amour, c'est une toute petite fille qui apparaît, pas une femme. Ça viendra peut-être.

Vous êtes l'une des rares performeuses à parler du collectif – à tenter de tracer un certain autoportrait collectif – et ce, depuis vos tout premiers spectacles.

N. D. – Ça aussi, on me le reproche. L'identité propre, l'identité collective. On est encore aux prises avec ces problèmes de nationalisme, de pays. Je propose des métaphores, mais ça m'obsède parce que je me demande si on peut régler nos problèmes personnels si nos problèmes collectifs ne le sont pas. Et vice-versa. Je trouve que ce sont encore des questions pertinentes. Le sous-titre de *Canada errant*, écrit par Frank Martel, était : « Est-ce que le territoire peut tenir la place d'un de ses sujets ? » C'est la question de l'individu par rapport aux autres et des autres par rapport à l'individu. On n'a pas fini de se poser ces questions-là.

Je veux parler de ce qu'on essaie de cacher. Bien sûr, ça pourrait aller plus loin. J'essaie juste de dire ce qui m'angoisse quand je regarde les nouvelles, quand je lis les journaux. J'ai toujours sonné l'alarme. Je pense à un article de Solange Lévesque qui disait : « Nathalie Derome n'est là ni pour séduire, ni pour plaire, elle est là pour déranger et elle dérange. Passionnément². » Elle est passionnée, elle n'est pas juste la fatigante. Mais elle se place toujours là où est le bobo. Elle est là.

Comment entraînez-vous d'autres individus dans votre univers ?

N. D. – Ce n'est pas facile pour moi, pas du tout. Je ne sais pas plus que les autres où je vais. Je désire juste leur souhaiter la bienvenue dans un jardin. Mais ce qu'on y fait pousser, je ne le sais pas. Après *la Peau des dents*, j'ai eu très

2. Solange Lévesque, « Portrait de femme en forme de flammes », *Le Devoir*, 10 décembre 1996. p. B7.

peur. J'ai arrêté. J'ai fait des solos ou de petites collaborations. Cette année, revenir en groupe a été un très grand plaisir : ouvrir la porte à d'autres mais affirmer mon univers quand même. Parce que c'est difficile, pour moi, de prendre ma place.

Parlez-moi de l'importance du féminisme dans votre travail.

N. D. – Au début de mes créations, j'affirmais que j'étais féministe. Après, je me suis tue. Mais je pense que mon écriture est féministe, et que si mon travail est mal reçu ou peu reconnu – même si j'ai l'estime du milieu –, c'est parce que mon propos est féministe. Je présente toujours des spectacles aux formes féminines, aux formes rondes. Ça va toujours d'un élément à l'autre. C'est une construction non linéaire, féminine. Et ce n'est pas accepté dans notre pays. Ce n'est pas bienvenu. Avant, j'étais complexée par ma façon de travailler. Maintenant, non. J'écris et je travaille comme ça : je propose ou je prône une autre forme de discours. Parfois, je me demande si je suis seule à être comme cela. Je me dis : Arrête de raconter ta vie. Mais je n'ai pas autre chose. J'aimerais vraiment être capable d'écrire *Robinson Crusoe*. Mais ça ne me vient pas. À chaque nouveau spectacle... ah non, pas mes petites histoires, pas un autre autoportrait ! J'essaie de ne pas être narcissique. Mais je me sens seule, j'ai besoin du regard de l'autre qui donne un sens. Je sens alors que la famille féministe pourrait me nourrir.

Peut-être que ce malaise vient du fait qu'on ne sait pas qui est Nathalie Derome, et qui est le personnage ?

N. D. – Oui, ce jeu entre la fiction et la réalité... Si c'était un personnage, ce serait réglé. Mais je pense que la vie, ce n'est pas comme ça. Les êtres sont faits de plusieurs épaisseurs. On n'a pas à se stigmatiser en se disant : je suis tel personnage. Ça ne marche pas, ce n'est pas vrai. On ne serait pas dans la vérité. Or, c'est ce que j'essaie de toucher. La vérité est multiple, pleine de couches. Ça fait quelque chose de vague, c'est vrai, et ça fait peur aux diffuseurs. Ce dont je suis sûre, c'est de ma courbe, de mon chemin. Mais comment ça va se jouer, ça, on verra. Mes spectacles créent un malaise parce qu'ils jouent sur l'anti-spectaculaire. Des fois je dis le « sensationnel », mais au sens de sensations. Et ça, c'est inclassable.

S'allumer contre le vent est un texte de Frank Martel. Même s'il n'est pas de vous, on y trouve une grande similitude avec votre univers. Est-ce nécessaire que ce soit vos propres mots pour que l'on parle d'autoportrait ?

N. D. – Quand on a fait *S'allumer contre le vent*, j'ai souffert le martyr. Premièrement, j'avais des textes écrits, alors que je travaille en atelier : il me vient une idée de texte, je l'écris, je la mets de côté, je travaille à autre chose, j'y reviens, puis à un moment donné, j'ai un spectacle. Mais cette fois, j'avais des textes écrits d'avance, pour moi. C'est Frank qui avait fait mon portrait. Et je devais composer avec l'image de l'autre, justement. Qu'est-ce qu'il veut dire en disant ça ? Pourquoi me donne-t-il cela ? Et Frank est un poète qui change ses textes sans arrêt. J'étais face à la vision de l'autre qui n'était pas dans le local de répétition. C'était l'enfer d'être l'interprète d'un texte qui continuait d'avancer.



Je travaille beaucoup avec des objets. Je touche à tout. Je m'étais dit que pour ce spectacle il n'y aurait pas d'objet. Je m'étais donné des contraintes afin de changer – de devenir interprète. Ça été très douloureux. J'étais vraiment hors de moi, dans tous les sens du mot. C'était monstrueux. Comme si je n'avais plus mon petit territoire. J'étais désemparée, je n'avais plus de cachette (*rires*).



S'allumer contre le vent, poème sur pattes de Nathalie Derome (1998).
Sur la photo : Maryse Poulin et Nathalie Derome. Photo : Luc Sénécal.

Alors que si vous vous jouez, vous inventez le jeu et vous vous cachez !

N. D. – Oui ! si tu joues un autre, tu ne peux pas te cacher... Tu ne sais pas ou tu ne contrôles pas ce que tu caches. Il faudrait que je réessaie. J'aimerais que quelqu'un me propose de jouer. Aussi, je rêve d'écrire un *show* où les gens ne me reconnaîtraient pas, où je deviendrais une comédienne, avec un rôle de composition.

Mais vous jouez parfois des personnages hors norme, laids, comme la dame aux grosses fesses dans les Écoutilles. C'est rare : vous n'avez pas peur d'aller vers ça.

N. D. – C'est là que je trouve la beauté de la vie. On ne peut pas faire un beau dessin si on est juste dans la lumière. Il faut savoir où mettre les ombres pour que la lumière sorte. Je trouve qu'un beau spectacle, c'est un spectacle où l'on a creusé les ombres, les forces, la lumière.

Dans *les Écoutilles*, je ne me trouvais pas laide du tout avec ces grosses fesses, car c'est moi qui les voulais, et Yves Champagne avait conçu le costume que je trouvais beau. Dans un *show* au Musée d'art contemporain,

Une pelle et un râteau, il y a plusieurs années, je m'étais fabriqué deux grosses fesses de clown. Je les mettais sur le côté ; ça devenait une urne. Puis je dansais avec une brique et un fanal ; ça évoquait une déesse de l'abondance. Je trouvais ça magnifique ! C'est un peu cette femme qui est revenue dans *les Écoutilles*.

Je terminerai avec une remarque. Dans vos performances, les parades reviennent souvent, comme si vous essayiez des personnages. Ça vient de l'enfance ?

N. D. – Oui. Dans *Canada errant*, on a fait beaucoup de parades et on adorait cela. Pour les tombolas-bénéfice, on avait toujours à la fin une espèce de parade surréaliste, animée par Gaétan Nadeau. J'ai l'impression que la parade vient de mes complexes de danseuse. J'aurais voulu être danseuse. Mais je n'y arrive pas, alors je parade ! C'est une danse tout à fait primitive, une parade !

Je ne suis pas une danseuse exceptionnelle – je fais des parades – mais je bouge, je danse. Je n'écris pas des textes extraordinaires, mais j'ai un langage, mon langage. Je ne suis pas une musicienne, mais je chante. Au fond, moi, les disciplines, je m'en fous. Je les aime toutes. Mais je les travaille à ma façon. Peut-être comme un enfant, justement, qui est en pleine liberté – et qui ne se soucie pas de « performer ». Mon matériau premier, c'est le jeu. C'est là où je peux dire que je suis du côté du théâtre. Ce que j'aime, c'est jouer. **J**